

A Aurillac, la nuit prolonge le jour

THÉÂTRE DE RUE

Durant quatre jours, tous les espaces de la ville ont été occupés par quelque cinq cents compagnies.

ASSIS sur des bancs de fortune en pleine décharge d'Aurillac, des festivaliers attendent que le spectacle commence. Un cheval s'ébroue dans un pré au loin, les oiseaux gazouillent, les nuages volent mollement le soleil. Soudain, un homme surgit de nulle part. Il pousse une brouette qui coince. Quelques mètres encore, et il s'écroule mort dans les gravats. Cinquante minutes plus tard, les neuf personnages de cette pièce en plein air auront subi le même sort, morts à peine apparus, sans même pousser un cri, dans des conditions que la réalité qualifierait d'atroces. À la fin du spectacle, ces hommes et ces femmes, jeunes et blonds comédiens de la compagnie néerlandaise Dakar, maculés de la terre dans laquelle ils se sont effondrés, viendront gentiment saluer les spectateurs et leur proposeront de boire un verre en attendant le bus pour rejoindre la ville.

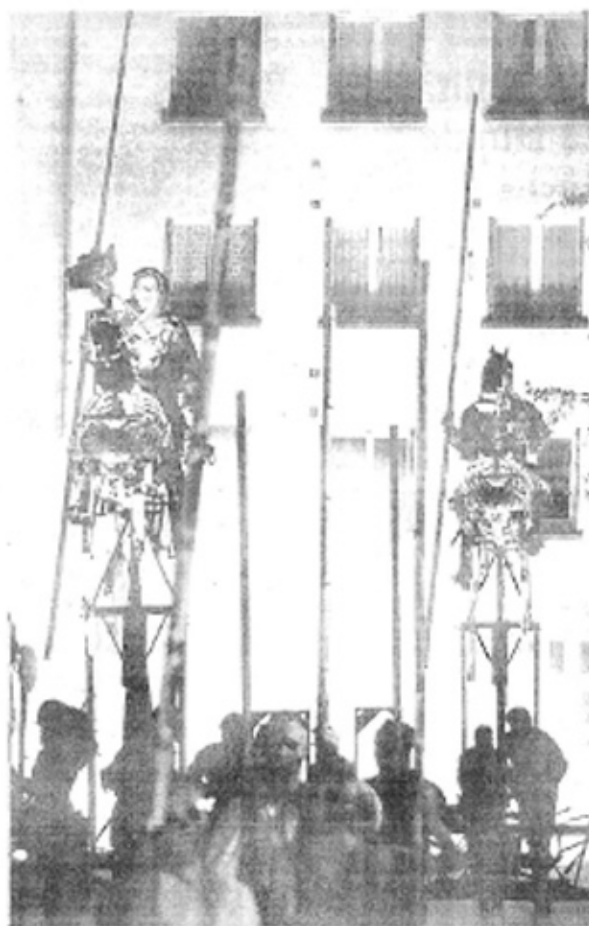
La force des images, un terrain vague en guise de scène, un étroit rapport au public : Lotte van den Berg, la jeune femme qui dirige la compagnie a réuni ici quelques-uns des ingrédients propres au théâtre de rue. Sa pièce, *Blankland*, inspirée de l'œuvre de John Coetzee, le Sud-Africain Prix Nobel de littérature, puise

aussi sa force dans le jeu impeccable des acteurs et dans ce cadre étrange où la verte campagne cantalienne vient rejoindre un banal terrain vague.

Pendant quatre jours, le public du Festival d'Aurillac, qui s'est clos samedi dernier, a ainsi pu découvrir une dizaine de créations, souvent inédites, à l'image de *Blankland*. Il a parfois fallu réserver ses places pour les spectacles du programme officiel. Pour des raisons de jauge évidemment, des raisons pratiques parce que les places dans le bus sont forcément limitées et qu'une décharge n'est pas le Stade de France. Au-delà des rues, encombrées de centaines d'artistes, de jongleurs, d'amuseurs et d'acrobates en quête de gloire, certains ont trouvé l'endroit rêvé pour leur création. Ce fut une décharge pour les Néerlandais de Dakar, un parc public pour la compagnie Carabosse, venue avec deux poids lourds remplis de matériel pyrotechnique, un préau de lycée pour les Souffleurs, une troupe de poètes modernes, et tout simplement son propre chapiteau pour la compagnie belge Arsenic, héritière d'un cabaret coloré et déjanté.

Une madone belle et provocante

Le lieu trouvé, restait pour certains à choisir le moment idéal. Puyant la foule qui étouffe, la compagnie française Oposito est l'une de celles qui provoqueraient presque, en proposant son



Les costumes extravagants du spectacle *Toto* de la compagnie Oposito entrent en scène à 4 h 07 du matin précises. Vincent Matusz.

spectacle à 4 h 07 du matin exactement. Il faut dire que cette troupe reste fidèle à l'asphalte et à une certaine idée du théâtre de rue, synonyme de cortège magnifique, de machines étonnantes et de costumes extravagants. A Aurillac, qui compte 100 000 habitants au plus fort du festival, la déambulation est devenue un exercice virtuose. Voilà pourquoi la compagnie préfère choisir le froid petit matin et son ciel d'étoiles pour étrenner sa dernière création, *Toto*.

Quatre coups viennent juste de sonner aux cloches de l'église lorsque déboulent les taureaux. En fait, un savant enchevêtrement de selles et de guidons de vélos dotés de loupottes rouges en guise d'yeux. La procession débute. Une madone belle et provocante, une armée de fiers toreros, de gigantesques montures mi cheval-mi dinosaure, un squelette aux airs de pirate envahissent progressivement la rue dans la fumée des pétards et la lumière des feux d'artifice. Près de cinq cents spectateurs s'élançant à la poursuite de ce rêve, vite rejoints par quelques habitants tombés du lit qui se frottent les yeux en poussant leurs volets. Dans une arène improvisée, les comédiens revisitent le rituel de la tauromachie. Le combat oscille entre gravité et drôlerie. Il est presque six heures lorsque les derniers animaux sont reconduits aux ateliers de montage. Il est temps de rentrer se coucher.

L'année dernière, le plus gros festival français consacré au théâtre de rue a fêté ses vingt ans. L'effet passé, cette édition a attiré un peu moins de compagnies de passage, près de cinq cents tout de même, et comme d'habitude tous les programmeurs étaient là pour faire leur marché, jusqu'aux Singapouriens venus conclure une affaire avec l'une de ces compagnies phares françaises passées maîtres dans l'exportation du genre.

Seul sur la place de l'église

À côté de ces poids lourds, certains artistes débutaient dans la jungle d'Aurillac, à l'exemple de Sébastien Barrier, alias Ronan Tablantec, Breton disert et cynique en plein exercice de *« inscription culturelle territoriale »*. Ciré jaune et bottes de caoutchouc, un débit de mitraillette, il fait s'acclaffer le public, ravi pourtant d'être martyrisé. L'artiste est de ceux qui savent improviser et jouer avec les spectateurs. Son monologue brouillon qui raille à la fois les familles avec Xsara Picasso, Martine Aubry, Pierre Bachelet, le curé de l'église du coin et lui-même est jubilatoire. Il est seul, sur la place de l'église, une petite valise en guise d'accessoire, étonné de réunir autant de monde autour de lui, fragile bateleur face à la déferlante d'images qui tombe, comme chaque été, sur la capitale du Cantal.

FRANÇOISE DARGENT